HAL
open science

À propos de la traduction de l'Idéal de Schiller par Napoléon III

Francis Choisel

To cite this version:

Francis Choisel. À propos de la traduction de l'Idéal de Schiller par Napoléon III. Napoleonica. La Revue, 2022, 43, pp.159-184. hal-03868531

HAL Id: hal-03868531

https://hal.science/hal-03868531v1

Submitted on 30 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

fondation NAPOLÉON

CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

À PROPOS DE LA TRADUCTION DE *L'IDÉAL* DE SCHILLER PAR NAPOLÉON III

Francis Choisel

La Fondation Napoléon | « Napoleonica. La Revue »

2022/2 N° 43 | pages 159 à 184

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-napoleonica-la-revue-2022-2-page-159.htm

Distribution électronique Cairn.info pour La Fondation Napoléon.
© La Fondation Napoléon. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

À PROPOS DE LA TRADUCTION DE *L'IDÉAL* DE SCHILLER PAR NAPOLÉON III

Francis CHOISEL

Francis Choisel enseigne à l'Institut catholique de Paris, où il dirige le cycle des masters d'histoire. Il a notamment publié La Deuxième République et le Second Empire au jour le jour. Chronologie *(CNRS Éditions), une édition critique des* Rêveries politiques *de Louis-Napoléon Bonaparte (SPM) et, tout récemment, un recueil de ses* Pensées politiques *(SPM).*

Résumé

Louis-Napoléon a réalisé en 1840 en prison la traduction d'une ode célèbre de Schiller, auteur qu'il prisait particulièrement. Ce petit travail a curieusement fait à l'époque l'objet de plusieurs publications, notamment dans l'édition de ses œuvres réalisée sous son règne. La présente étude permet de découvrir dans le futur empereur un traducteur habile, qui s'approprie les sentiments du poète et les transpose à sa manière, et de souligner sa fibre romantique, trait méconnu de sa personnalité qu'on retrouve dans d'autres textes de sa plume. Elle montre aussi sa sympathie pour l'Allemagne des temps antérieurs à son absorption par la Prusse. L'article, qui compare la version de Louis-Napoléon à celle de plusieurs germanistes de son époque, est par ailleurs l'occasion de proposer une traduction nouvelle, vers à vers, de la pièce de Schiller, qui donne au non-germaniste la possibilité de comprendre aisément les subtilités de l'analyse linguistique.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Abstract

In 1840, while in prison, Louis-Napoleon translated a famous ode by Schiller, an author he particularly liked. Curiously, this little work was published more than once at the time, notably in the edition of Louis-Napoleon's works produced during his reign. The present study reveals not only the future emperor's skill as a translator, one who appropriated the poet's feelings and transposed them in his own way, but also underlines his romantic streak, a little-known personality trait found in other texts by him. The translation furthermore shows Louis-Napoleon's sympathy for the Germany of the time before its absorption by Prussia. Finally, this article compares Louis-Napoleon's version with that of several Germanists of his time and also proposes a new line-by-line translation of Schiller's poems in order to help non-German-speakers understand more easily the subtleties of the linguistic analysis.

Remerciements

Nous tenons à remercier Christof Forderer, germaniste dont la langue maternelle est l'allemand, directeur du département des langues orientales et appliquées à la Faculté des Lettres de l'Institut Catholique de Paris, qui a visé le présent article du point de vue de l'analyse linguistique et nous a indiqué quelques pistes utiles.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

À PROPOS DE LA TRADUCTION DE *L'IDÉAL* DE SCHILLER PAR NAPOLÉON III

En août 1840, celui qui allait devenir douze ans plus tard l'empereur Napoléon III et qui n'était alors que Louis-Napoléon Bonaparte, débarque sur les côtes de la Manche, non loin de Boulogne, accompagné d'une petite troupe de fidèles. Son but est de rallier à lui la garnison et la ville puis de marcher sur Paris pour chasser Louis-Philippe, installé sur le trône depuis la révolution de juillet 1830. Mais, en moins d'une demi-journée, il échoue sans gloire, est fait prisonnier puis transféré à la prison de la Conciergerie à Paris, dont les cellules sont hantées par bien d'autres célébrités qui, depuis Marie-Antoinette, y ont été détenues en attente de leur procès. Il y arrive le 12 août, tard dans la soirée[1] et y est placé à l'isolement, sous la garde de surveillants dont la consigne est de ne le quitter ni le jour ni la nuit. On lui permet cependant d'occuper son temps à la lecture d'ouvrages de son choix, qu'à sa demande on prend la peine d'apporter du dehors.[2]

C'est en ce lieu et en cette circonstance qu'il s'attelle à la traduction d'une ode de Schiller, courte pièce dont les plaintes romantiques rejoignent sa mélancolie du moment : « Ils sont éteints, les astres brillants, qui éclairaient le sentier de ma jeunesse, ils sont évanouis les idéaux, qui gonflaient mon cœur plein d'ivresse »[3] écrit le poète. Par la bouche d'un autre, le conspirateur malheureux se confie à la feuille blanche ; il meuble ses heures de captif, il soigne sa douleur, il oublie ce qui l'attend : la prison à vie au mieux, la mort peut-être.

1 *Procès de Napoléon-Louis Bonaparte et de ses coaccusés devant la Cour des Pairs,* Paris, Pagnerre, 1840, p. 90. Ce récit relate en détail l'arrestation et le transfert de Louis-Napoléon et de ses complices. Louis-Napoléon se faisait alors appeler Napoléon-Louis.

2 *Ibid.*, p. 91.

3 Traduction personnelle. Nous proposons en annexe un tableau comparant la version allemande et plusieurs traductions, dont la nôtre.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

On ne sait comment il se détermina à ce travail. Nous en sommes réduits aux conjectures. Certes, élevé en Suisse alémanique et ayant suivi les cours du lycée d'Augsbourg[4], il est assurément bilingue[5]. Et c'est un admirateur de Schiller, qu'il lisait donc dans sa langue. Il est fort probable qu'il connaissait cette ode célèbre, qui lui est opportunément revenue à l'esprit dans sa triste situation. Mais a-t-il demandé qu'on la lui apporte en prison ? Ou bien la savait-il de mémoire ? Avait-il dans sa poche un exemplaire des *Poésies* de Schiller, comme le prétend Ferdinand Bac ?[6] Il se peut aussi qu'il ait eu sous les yeux un exemplaire de la *Revue de Paris*, dans laquelle Léonce Hallez en avait fait paraître en avril une libre interprétation en vers[7], et qu'il y ait puisé l'envie de se livrer au même exercice[8].

On se doute que ces états d'âme par procuration n'étaient pas destinés à être publiés. Ils le furent pourtant, de manière répétée[9]. La première fois en 1844, dans la *Revue de l'Empire*[10], organe financé

4 Il vécut dans la propriété d'Arenenberg, commune de Sallenstein, canton de Thurgovie de l'âge de huit à vingt-neuf ans. Les premières années, de 1816 à 1823, il passait les hivers à Augsbourg, en Bavière, et suivit les cours de son lycée à partir de 1821.

5 Tous les contemporains soulignent même sa prononciation un peu germanique du français. Les journaux satiriques en ont fait leurs délices.

6 *La Princesse Mathilde*, *sa vie, ses amis,* 1929, p. 17. Le père de F. Bac était le fils naturel du frère cadet de Napoléon, Jérôme Bonaparte. – Nous n'avons pas retrouvé sa source. Il témoigne probablement par ouï dire. Au demeurant, il place ces poésies dans la poche du conspirateur « après son équipée de Strasbourg » et non après celle de Boulogne. Souvenir mal assuré semble-t-il. Peut-être même pure hypothèse non vérifiée. Il nous dit également qu'en Suisse le jeune Louis-Napoléon « récitait des lieds de Schiller » à sa cousine (*ibid.*, p. 48), ce qui irait dans le sens d'un *Idéal* su de mémoire.

7 Année 1840, tome XVI, pp. 149-151. Commentaire sévère de cette traduction dans : Christine Lombez, *La traduction de la poésie allemande en français dans la première moitié du XIXe siècle*, 2009, pp. 101-104.

8 Ce qui ne résout pas le mystère de la manière dont Louis-Napoléon disposait de la version originale en allemand.

9 Le manuscrit ayant disparu, nous ne connaissons ce travail que par ses versions imprimées.

10 *Revue de l'Empire*, dirigée par Charles-Édouard Tremblaire, 2e année, 1844, pp. 137-139. Cette traduction est insérée dans une biographie de Louis-Napoléon Bonaparte.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

par le prétendant pour maintenir le souvenir de son oncle et diffuser ses idées. La deuxième en 1846, dans une version un peu différente, à l'intérieur d'un ouvrage de propagande napoléonienne paru à Londres en anglais, intitulé *Le Prisonnier de Ham*[11]. La troisième, en sa version première, dans la collection de ses *Œuvres* qu'il fit paraître en 1848 durant sa campagne pour l'élection présidentielle, rééditées en 1854-1856 et en 1869[12] après qu'il eut rétabli l'Empire.

La présence, à côté des *Idées napoléoniennes* ou de l'*Extinction du paupérisme,* d'une simple traduction, au demeurant inachevée, d'un poème qui n'a rien de politique, a de quoi surprendre. Et cette sorte d'incongruité fait que, si l'on omet rarement de la signaler lorsqu'on évoque son arrestation et son procès, on n'y a jusqu'ici porté aucune attention sérieuse. Pourtant, cette publication et ces rééditions témoignent de l'importance que Napoléon III attribuait à ces quelques lignes. L'exégète de sa pensée ne peut par conséquent les ignorer. Il le doit d'autant moins qu'elles nous apprennent beaucoup sur lui. On peut par ailleurs se demander si sa connaissance de la langue et de l'auteur, comme le fait qu'il partage momentanément sa peine, fait de lui un bon traducteur, ce qui nous amènera à jeter un regard sur les versions publiées à son époque par d'éminents germanistes, telles celle de Xavier Marmier qui lui est postérieure ou celles de Barante et de Nerval, qui l'ont précédée[13].

11 Frédéric Briffault, *The Prisonner of Ham : Authentic details of the captivity and escape of Prince Napoleon Louis,* Londres, 1846, pp. 57-59. Édition française en 1849 sous le titre *Le Prisonnier de Ham* (pp. 33-35). La traduction est donnée en français. Dans l'édition anglaise, elle reproduit scrupuleusement l'orthographe de Louis-Napoléon, qui se conformait encore aux règles antérieures à la réforme de 1835. Dans l'édition française, elle est modernisée comme dans la *Revue de l'Empire*. Sauf quelques erreurs de lecture du manuscrit faciles à repérer (« matin » pour « entrée », « divers » pour « divin », « esprit » pour « espoir », par exemple), elle est la plus fidèle. (voir *infra*).

12 Dans les *Œuvres* (Plon, 1854-1856, rééd. 1869, tome 2, pp. 97-99) la traduction est datée de la Conciergerie, le 18 août 1840. Dans la *Revue de l'Empire,* elle l'est du 15, par erreur semble-t-il. Briffault ne donne aucune précision.

13 *Œuvres dramatiques de Schiller,* Prosper de Barante, 1821, tome 1, pp. LXXXIV-LXXXVI, rééd. révisée, 1863, vol. 1, pp. LV-LVI. – *Poésies de F. Schiller,*

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

*

La traduction de Louis-Napoléon est en prose. C'est un exercice difficile que de restituer en vers l'œuvre d'un poète. Nerval lui-même ne s'y est pas essayé. Au demeurant, c'était la norme à l'époque.[14] Il se glisse dans le cœur du poète mais ne cherche pas à mimer sa plume.

Il semble même vouloir introduire plus de clarté dans un texte parfois mystérieux. Ainsi entre-t-il dès les premiers mots dans le vif du sujet – la fin de ses illusions de jeunesse – alors que Schiller laisse d'abord planer le doute en exprimant ses regrets comme s'il s'agissait d'un amour perdu :

Ô temps heureux de ma jeunesse, veux-tu donc me quitter sans retour ? Veux-tu t'enfuir sans pitié, avec tes joies et tes douleurs, avec tes sublimes illusions ? Rien ne peut-il donc t'arrêter dans ta fuite perfide ?[15]

Vraiment, infidèle, veux-tu donc me quitter
Avec tes douces rêveries
Avec tes peines, tes joies
Avec tout cela t'enfuir sans retour ?
Rien ne peut-il, fugitive ! te retenir encore
Toi ! âge d'or de ma vie ?[16]

Camille Turles, 1821. – *Poésies de F. Schiller,* Camille Jordan, 1822, pp. 1-4. – *Études sur les poètes allemands*, Gérard de Nerval, Paris, 1830, pp. 199-202. – *Poésies de Schiller,* Xavier Marmier, 1844, réédition de 1854 pp. 131-134. – *Œuvres de Schiller,* Adolphe Régnier, 1859, pp. 389-392.

14 Voir notamment Christine Lombez, *op. cit.*, pp. 94-101. – Il maintient cependant la présentation des strophes distinctes, ce qui apparaît plus nettement dans la typographie du *Prisonnier de Ham*, où les paragraphes sont séparés par des astérisques.

15 « Perfide » est omis dans la version des *Œuvres* ; on le trouve dans Briffault, sans virgule qui précède. – Nous présentons sur la colonne de gauche la traduction de Louis-Napoléon, sur la colonne de droite notre traduction personnelle vers à vers au plus près du mot-à-mot, et en note la version originale en allemand.

16 « So willst du treulos von mir scheiden / Mit deinen holden Phantasien / Mit deinen Schmerzen, deinen Freuden / Mit allen unerbittlich fliehn ? / Kann nichts dich, Fliehende ! verweilen, / O! meines Lebens goldne Zeit ?

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Il lui arrive aussi de préciser une image, de s'affranchir d'une métaphore ou de la simplifier, comme lorsqu'il remplace « mon cœur plein d'ivresse »[17] par « mon cœur ivre d'espérance », « s'élançait »[18] par « s'élançait dans la vie », « le sentier de ma jeunesse »[19] par « mon entrée dans la vie »[20], « la mer de l'éternité »[21] par la « nuit de l'éternité »[22], ou le peu compréhensible « jusqu'aux astres les plus pâles de l'Éther »[23] par « jusqu'au sommet du firmament ». L'ambiguïté ne lui va point.

Ce n'est pas dire pour autant que Louis-Napoléon veut gommer la poésie du texte ou rechigne aux images. Il s'y complaît visiblement et parfois y ajoute. On le voit ainsi enjoliver le « char de la vie »[24] en un « chemin fleuri de la vie ». On peut aussi citer l'exemple suivant :

De même qu'un jour
Pygmalion étreignit la pierre
de ses ardents transports,
jusqu'à ce que le sentiment
eût coulé brûlant dans la fibre
glacée du marbre,[25]

De même, qu'un jour, d'un
ardent trans-port,
Pygmalion étreignit la pierre,
Jusqu'à ce que dans les joues
glacées du marbre,
Ait coulé sa brûlante
émotion,[26]

17 « Das trunkne Herz ».

18 « Wie sprang, von kühnem Mut beflügelt ».

19 « Meiner Jugend Pfad ».

20 Briffault transcrit « mon matin dans la vie » qui est évidemment une mauvaise lecture.

21 « Hinab ins Meer der Ewigkeit ».

22 Briffault lit « sein de l'éternité ».

23 « Bis an des Aethers bleichste Sterne » qu'omet Nerval et que Barante traduit par « jusqu'aux plus imperceptibles étoiles ».

24 « Vor des Lebens Wagen ». Schiller abuse du registre métaphorique du chemin, du sentier, de la route. Louis-Napoléon en rajoute.

25 La version des *Œuvres* donne « étreignait [...] ait coulé ». Nous adoptons la transcription Briffault.

26 « Wie einst mit flehendem Verlangen / Pygmalion den Stein umschloß, / Bis in des Marmors kalte Wangen / Empfindung glühend sich ergoß. »

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

La fibre remplace les joues. L'image demeure, mais modifiée ; elle est plus forte aussi. On s'étonne même de devoir constater que sa traduction est moins plate que celle de Nerval, plus légère et plus habile que celle de Marmier. Le premier écrit en effet : « Comme Pygmalion, dans son ardeur brûlante, embrassait un marbre glacé, jusqu'à lui communiquer le sentiment et la vie ». Et le second : « De même qu'autrefois Pygmalion avec un ardent désir embrassait la pierre, jusqu'à ce que les joues glacées de sa statue de marbre éprouvassent une brûlante sensation ». Nerval supprime les joues et ne laisse que le marbre ; Marmier adopte un pesant subjonctif et explicite inutilement la statue.[27]

Sous cette réserve, la traduction de Louis-Napoléon semble assez fidèle.

*

Toutefois, cette fidélité est globale, elle ne s'attache pas au détail. Louis-Napoléon cherche à rendre la tonalité générale de chaque strophe en se rapprochant le plus possible de l'original quand il le peut, mais il n'hésite pas à s'affranchir à l'occasion de l'ordre des images et des sentiments exprimés comme de l'appariement des adjectifs, des substantifs et des verbes. On l'a vu dans le premier extrait présenté, où il contracte d'abord « l'âge d'or de ma vie » de la première strophe et le « sentier de ma jeunesse » de la deuxième en un « temps heureux de ma jeunesse » et se contente dans la deuxième occurrence d'une modeste « entrée dans la vie ». En voici un autre exemple :

Avec quelle audace il
s'élançait dans la vie,
transporté par une noble
ardeur, le jeune homme, que
le délire de ses rêves

Comme il s'élançait, mu par
un cœur audacieux,
Porté par l'euphorie
de ses rêves,
Libre encore de tout souci,

27 Léonce Hallez écrit quant à lui : « En couvrant de baisers le marbre qu'il enflamme, / Pygmalion, jadis, sut lui donner une âme. » Et Barante : « embrassa le marbre jusqu'à ce que le feu du sentiment se fût répandu dans ce sein de glace ».

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

rendait heureux et dont aucun souci n'avait encore arrêté la fougue ! Le vol altier des projets l'emportait jusqu'au sommet du firmament ; rien n'était trop élevé[28], rien n'était trop loin, pour que dans son ivresse il ne crût pouvoir l'atteindre[29].

Le jeune homme qui entrait dans la vie.
Dans l'Éther, jusqu'aux plus imperceptibles étoiles
Ses projets le hissaient ;
Rien n'était si haut ni si loin,
Que son aile ne pût l'atteindre.[30]

Quoique distribué différemment, tout y est, l'esprit de la strophe est bien rendu et le style, bien que différent de celui de Schiller, ne manque pas d'allure.

Par ailleurs, pas plus que les autres traducteurs de son temps, il ne s'astreint à une reproduction systématique des inversions poétiques du verbe et de son sujet, comme dans ces deux vers déjà cités :

Les astres brillants, qui éclairaient mon entrée dans la vie, ont perdu leur éclat ;

Ils sont éteints,
les astres brillants,
Qui éclairaient le sentier
de ma jeunesse,[31]

Ou encore ici :

La fleur, l'arbre, tout vivait pour moi ; le murmure du ruisseau chantait à mon oreille ;

Devant moi vivait l'arbre,
la rose
Pour moi chantait la source
et sa chute argentée,[32]

28 Ce membre de phrase manque dans la version de la *Revue de l'Empire* et des *Œuvres.* On la trouve dans *Briffault.*

29 Briffault lit par erreur « parce que dans son ivresse il a cru pouvoir l'atteindre ».

30 « Wie sprang, von kühnem Mut beflügelt, / Beglückt in seines Traumes Wahn, / Von keiner Sorge noch gezügelt / Der Jüngling in des Lebens Bahn. / Bis an des Aethers bleichste Sterne / Erhob ihn der Entwürfe Flug ; / Nichts war so hoch und nichts so ferne, / Wohin ihr Flügel ihn nicht trug. »

31 « Erloschen sind die heitern Sonnen, / Die meiner Jugend Pfad erhellt, ».

32 « Da lebte mir der Baum, die Rose / Mir sang der Quellen Silberfall, ».

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

De même pour les répétitions rhétoriques, ce qui, chose plus gênante, change l'équilibre et le rythme de l'ensemble de certaines strophes :

J'ai vu la couronne sacrée de
la gloire flétrie sur des fronts
vulgaires ! hélas ! le temps
heureux de l'amour n'a eu
qu'un trop court printemps,
et ma route devint bientôt de
plus en plus déserte. Le silence
s'accrut, et c'est à peine si
l'espoir[33] jette encore une
faible lueur sur mon obscur
sentier.

Je voyais les saintes
couronnes de la gloire
Profanées sur des
fronts vulgaires.
Hélas ! bien trop vite, après
un bref printemps
S'échappaient les beaux
jours de l'amour.
Et de plus en plus plus
lourd se faisait le silence
Et de plus en plus désert
l'âpre sentier ;
À peine d'une pâle clarté
L'espoir baignait-il encore
la route obscure.[34]

La traduction, plus ramassée que l'original, en restitue la teneur complète. Mais elle inverse la survenue du « printemps » et du « temps de l'amour », élague « s'échappaient » grâce à « n'a eu qu'un trop court printemps » ; et surtout elle gomme la mise en relief du silence et de la solitude créée par la répétition de « et de plus en plus ».[35]

33 Briffault transcrit « esprit » qui est évidemment une erreur de lecture.

34 « Ich sah' des Ruhmes heil'ge Kränze / Auf der gemeinen Stirn entweiht. / Ach, allzuschnell nach kurzem Lenze / Entfloh die schöne Liebeszeit. / Und immer stiller ward's und immer / Verlaß'ner auf dem rauhen Steg ; / Kaum warf noch einen bleichen Schimmer / Die Hoffnung auf den finstern Weg. »

35 La traduction de Louis-Napoléon se divise, après la phrase initiale ponctuée par « hélas » et deux points d'exclamation, en quatre constats groupés en deux phrases symétriques scindées chacune par un « et ». Ce faisant, il sépare les deux affirmations centrales que Schiller réunit et martèle par la répétition de « und immer » avant de conclure. La construction chez le premier est : gloire profanée // disparition de l'amour, solitude // silence, disparition de l'espoir. Celle du second est : gloire profanée, disparition de

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Dans cet autre passage, le point de gravité se trouve aussi déplacé :

Elle est anéantie, cette douce croyance en des êtres créés par mon imagination ; ces rêves jadis si beaux, si divins[36], ils sont tombés en proie à la triste réalité !	Elle a disparu, la douce croyance En des êtres qu'enfantaient mes songes, Chassée par la dure réalité, Elle jadis si belle, si divine.[37]

En doublant le sujet – « ces rêves […] ils » – Louis-Napoléon insiste sur « si beaux si divins » et est en cela fidèle à l'original. Mais il fait chuter la strophe sur la triste réalité du moment tandis que Schiller termine sur un rappel du souvenir joyeux.[38]

On peut penser que, comme pour toute transposition d'une œuvre d'une culture à une autre, ayant à choisir entre la reproduction de la structure de la langue d'origine et l'adaptation au génie de celle de la traduction, Louis-Napoléon a adopté la deuxième solution, et qu'il ne cherche pas à restituer pour le lecteur un style qu'il pouvait ressentir comme souvent plus lié à la grammaire allemande qu'à la personnalité de Schiller.[39]

Mais il faut surtout rappeler que c'est une idée profondément ancrée chez lui que « les imitations ne produisent pas toujours les ressemblances »[40], que « les copies serviles ne produisent jamais

l'amour // solitude, silence // disparition de l'espoir.

36 Briffault à nouveau se trompe : « divers » pour divins »

37 « Er ist dahin, der süße Glaube / An Wesen, die mein Traum gebahr, / Der feindlichen Vernunft zum Raube, / Was einst so schön, so göttlich war. ».

38 Autre exemple encore, les deux vers déjà cités « Ils sont éteints, les astres brillants / Qui éclairaient le sentier de ma jeunesse » (« Erloschen sind die heitern Sonnen, / Die meiner Jugend Pfad erhellt ») qui deviennent : « Les astres brillants, qui éclairaient mon entrée dans la vie, ont perdu leur éclat ».

39 Il est même des cas où la transposition stricte est impossible ou rendrait le texte français incorrect ou peu compréhensible.

40 *Des Idées napoléoniennes*, *Œuvres de Napoléon III*, 1854-1859, tome 1, p. 171.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

qu'un résultat pernicieux »[41] et qu'en conséquence on ne doit pas « copier dans son détail » mais « copier dans son esprit »[42]. Il le pense en matière politique, à propos des exemples étrangers et des précédents historiques[43]. Il le pense aussi, visiblement, dans le domaine littéraire.

Ici appliquée, la méthode aboutit néanmoins à un changement de l'atmosphère créée par le texte. Celui de Louis-Napoléon a plus de retenue, celui de Schiller communique plus d'émotion. Au-delà de la première impression, on s'aperçoit que sa traduction a été réalisée avec une bonne dose de subjectivité.[44]

*

La personnalité du jeune traducteur diffère en effet de celle du poète allemand et leur appartenance à deux aires culturelles distinctes y est probablement pour quelque chose.

Comme l'écrit Nerval dans une phrase célèbre, « chez nous c'est l'homme qui gouverne son imagination ; chez les Allemands c'est l'imagination qui gouverne l'homme, contre sa volonté, contre ses habitudes, et presque à son insu. »[45]. Nous en avons ici une évidente démonstration, tant il est vrai que Schiller semble balloté par ses rêves, dont il est en quelque sorte le jouet, tandis que Louis-Napoléon, les présente comme une émanation presque rationnelle de son esprit.

---

41 « Le parti conservateur », *ibid.*, p. 405.

42 *Des Idées napoléoniennes*, *ibid*.

43 Voir à ce sujet notre article « Napoléon III et Napoléon Ier, exemple ou modèle », *Transversalités*, 2020, n° 155, pp. 79-99 et plus particulièrement pp. 93-96.

44 Il ne faudrait cependant pas en déduire que la substitution de « joyeux cortège » à « céleste cortège » en témoigne. Il s'agit d'une simple erreur de lecture, qu'il n'est pas le seul à commettre, « lustig » et « luftig » pouvant se confondre dans l'écriture gothique en usage à l'époque.

45 Introduction aux *Poésies allemandes*, 1830, p. 4. – Cité par Chr. Lombez, *op.* cit., p. 44, et par Martin Mees, « Nerval traduit Schiller », dans Corinne Wecksteeen, Xiaoshan Dantille, *L'ici et l'ailleurs dans la littérature traduite*, Artois Presses Université, Arras 2017, pp. 219-238.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

On le voit en particulier dans la cinquième strophe. Schiller y décrit un univers qui s'agite en lui et cherche à se libérer comme un bouton de fleur qui veut s'épanouir. Louis-Napoléon, à l'inverse affiche une volonté. Il ne subit pas, il agit :

Mon étroite poitrine se dilatait
par un effort tout-puissant
dans un cercle immense, et
je voulais entrer dans la vie

Avec une toute-puissante
énergie,
Un monde bouillonnant
dilatait mon étroite poitrine,
Pressé de se déployer
dans la vie[46]

On en trouve ailleurs bien d'autres exemples, quand il substitue « êtres créés par mon imagination » à « êtres qu'enfantaient mes songes »[47], « elle s'animait à ma voix » à « la muette trouva un langage »[48], « j'ai vu peu de choses » à « ce monde [...] se révéla peu de choses »[49], « mon obscur sentier » à « la route obscure »[50], ou encore lorsqu'il suit le « chemin fleuri de la vie » tandis que Schiller est porté par le « char de la vie « [51].

Il ne faut cependant pas en conclure que Louis-Napoléon, victime de son tempérament, peine à rendre avec justesse les états d'âme de Schiller, encore moins que, n'étant pas de langue maternelle allemande, il commettrait des erreurs de traduction[52]. La manière

46 « Es dehnte mit allmächt'gem Streben / die enge Brust ein kreisend All, / herauszutreten in das Leben ».

47 « An Wesen, die mein Traum gebahr. »

48 « Die Stumme eine Sprache fand ». – Pour Schiller, la Nature, telle la statue de marbre, s'éveille à la vie et trouve la parole par l'embrasement des sentiments du jeune homme. Louis-Napoléon fait disparaître l'image de la muette, et sépare les deux idées : l'enlacement qui donne la vie, sa voix qui l'y appelle.

49 « Wie wenig, ach ! hat sich entfaltet ».

50 « Auf den finstern Weg ».

51 Déjà cité, note 5.

52 On ne sait s'il disposait des traductions antérieures pour s'en prémunir. Les similitudes étant très rares, on peut en douter, car elles peuvent ne résulter que de simples convergences entre des mot-à-mots fidèles ou des expressions banales. Les biais que nous venons de signaler lui sont en tout

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

dont il reconstruit la logique d'ensemble du poème démontre au contraire que le déplacement de sens qu'il opère est conscient et voulu.

Ainsi, dans la première strophe, Schiller voit s'évanouir ses illusions de jeunesse, il tente de les maintenir en vie, mais en vain. Et, dans les deux dernières, il s'en console grâce à la « tendre amitié »[53], et au « patient labeur »[54], autrement dit il se résigne. Louis-Napoléon ne se retrouve pas dans cet aboutissement. Certes, il se livre à des travaux intellectuels en traduisant Schiller, et, dans les années qui suivront, en publiant des livres, en réalisant des expériences scientifiques dans sa prison. Et, même si, transitoirement, il est dans la solitude, il ne manque pas de vrais amis[55]. Mais il ne renonce pas.

Aussi, transforme-t-il d'abord en question l'affirmation initiale :

Tes flots vont-ils
irrévocablement[56] se perdre
dans la nuit de l'éternité ?

Vain espoir.
Tes flots se précipitent
Dans l'océan de l'Éternité ![57]

Puis il gomme purement et simplement les deux strophes de conclusion. Des points de suspension en avertissent le lecteur. Ainsi reconstruite, la traduction s'achève sur deux vers, déjà cités, qui, heureuse opportunité, répondent à son interrogation du début : « C'est à peine si l'espoir jette encore une faible lueur sur mon obscur sentier. » L'espoir a disparu, mais pas entièrement. Et la lueur qui pour Schiller est un espoir qui s'éteint, sauf à contredire son

cas personnels.

53 « Der Freundschaft leise zarte Hand ».

54 « Beschäftigung, die nie ermattet ».

55 Tels Persigny, vieux compagnon dont il fera un ministre, ou le docteur Conneau, complice de son complot lui aussi, qui partagera sa captivité pendant près de six ans et l'aidera à s'évader.

56 Briffault transcrit « inévitablement ».

57 Vergebens, deine Wellen eilen / Hinab ins Meer der Ewigkeit

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

affirmation initiale, est pour Louis-Napoléon une petite flamme qui pourra un jour se raviver.

Enfin, il fait ce constat au présent. Tandis qu'après l'orage des émotions contraires, la sérénité s'installe *in fine* dans l'âme du poète allemand, le prétendant français marque, par ce changement du temps de l'original, que sa désillusion demeure.[58]

Une démarche similaire se retrouve de manière frappante dans une autre de ses traductions : celle qu'il fait des *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, qui occupe le livre III de son *Histoire de Jules César* publiée un quart de siècle plus tard. Point n'est besoin de l'analyser, il nous en donne lui-même la clef :

> En reproduisant dans les chapitres suivants le récit de la guerre des Gaules, nous nous sommes souvenu des paroles de Cicéron : « En voulant fournir des matériaux aux historiens futurs, [César] a peut-être fait plaisir à de petits esprits qui seront tentés de charger d'ornements frivoles ces grâces naturelles. Mais, pour les gens sensés, il leur a ôté à jamais l'envie d'écrire, car rien n'est plus agréable dans l'histoire qu'une brièveté correcte et lumineuse. » [...] Pour suivre le conseil de ce[t] auteur il fallait s'écarter le moins possible des Commentaires, sans s'astreindre cependant à une traduction littérale. Nous nous sommes donc approprié la narration de César, tout en changeant parfois l'ordre des matières ; nous avons abrégé plusieurs passages, où les détails étaient prodigués, et développé ceux qui exigeaient quelques éclaircissements.[59]

On a compris que l'objectif, en l'espèce, n'est pas là de traduire mais de présenter le récit sous la forme d'une quasi-traduction

58 Chez Schiller, la désillusion est exprimée au présent dans les deux premières strophes, puis il fait retour sur ses rêves de jeunesse, retour aussi sur sa désillusion, l'une et l'autre décrites au passé, puis il revient au présent dans les deux dernières strophes, exclusivement consacrées à sa consolation. Louis-Napoléon suit le même cheminement initial (désillusion au présent, rêves et désillusion au passé), mais s'il conclut lui aussi au présent, ce présent s'applique à la dernière phrase de sa traduction amputée, c'est-à-dire à sa désillusion teintée d'un vague espoir.

59 *Histoire de Jules César*, tome II, 1866, Plon et Amyot, pp. 11-12.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

raccordée au reste de sa narration, pour ne pas dire d'un plagiat assumé. Nous retiendrons cependant, pour ce qui nous occupe, le concept d'une « appropriation » du texte d'origine. Il définit très exactement la nature de son travail sur l'*Idéal,* de même qu'il nous rend moins surprenante sa présence dans ses *Œuvres.*[60]

*

Derrière Schiller, par conséquent, l'historien peut trouver Louis-Napoléon Bonaparte, et en tirer quelques pistes d'interprétation.

En août 1840, ce dernier est âgé de trente-deux ans ; comme pour le poète, il voit s'échapper « le temps heureux de [s]a jeunesse »[61]. Et cette jeunesse est celle d'un homme d'action. Son « ardeur juvénile » l'a conduit, dix ans plus tôt, à s'engager « avec une noble ardeur » dans les révolutions italiennes, à conspirer « avec quelle audace ! » contre le régime de Juillet à Strasbourg en 1836 et à Boulogne en 1840, à publier des *Rêveries politiques* en 1832, et des *Idées napoléoniennes* en 1839, en un mot à revendiquer, « par le bruit », « en paroles et en actions », le retour de l'Empire. « Ivre d'espérance », il élaborait des « projets » de régénération de la France et de l'Europe « qui l'emportai[ent] jusqu'au sommet du firmament » et devaient lui apporter « la Gloire avec sa couronne étincelante ». Porté par la légende napoléonienne, se croyant chéri de la « Fortune » qu'il appelle Providence, fort de convictions qu'il considère comme des « vérités »[62], « avec quelle facilité » pensait-il pouvoir atteindre son but !

---

60 Louis-Napoléon va parfois plus loin, comme lorsqu'il se réfère à Montesquieu dans ses *Rêveries politiques*. Dans notre édition critique (2018, SPM, pp. 75-91), nous avons montré que son exergue, en sortant une citation de son contexte, en détourne le sens et qu'en une autre occasion, il met volontairement des notions toutes personnelles derrière les concepts de l'auteur de l'*Esprit des lois*.

61 Dans les lignes qui suivent nous bâtissons notre récit avec les mots de Louis-Napoléon, en privilégiant ceux qui s'écartent d'une traduction servile de ceux de Schiller.

62 « Ce qui distingue les grands hommes, affirmera-t-il en 1842, ce qui enflamme leur ambition, ce qui les rend absolus dans leurs volontés, c'est l'amour de la vérité, qu'eux seuls croient connaître. », Lettre à Amédée Thayer,

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Mais ce n'étaient là que des « rêves », que « sublimes illusions », que mirages de « [s]on imagination » : Napoléon avait reconquis son trône en 1815 en trois semaines et sans tirer un coup de feu. Son neveu voulut en faire autant. Mais il se heurta à la « triste réalité ». Les temps n'étaient plus les mêmes. Il n'était pas de taille, comme « Pygmalion », à faire couler, « dans la fibre » de la Grande Armée et du peuple français tout entier, une passion « brûlante » pour sa cause. Demeurait devant lui, apparemment inébranlable, le régime des notables, « petit et mesquin », aux ambitions médiocres, préoccupé du prosaïque enrichissement du pays plus que de sa grandeur. La « couronne sacrée de la gloire » de l'Empereur était « flétrie sur les fronts vulgaires » du roi bourgeois et de ses ministres qui, effrontément, par de ronflantes commémorations, en confisquaient l'héritage pour mieux asseoir leur usurpation.

Après son complot de Strasbourg, avorté aussi rapidement que celui de Boulogne, il n'avait pas fléchi. Ayant malgré tout frôlé le succès puis été seulement relégué outre-Atlantique par la clémence de Louis-Philippe, il s'était remis à l'ouvrage. Mais cette fois, les « sombres nuages du doute » l'assaillent : son échec sera-t-il définitif ? va-t-il « se perdre dans la nuit » des anonymes de l'Histoire ? Du fond de sa geôle, il le craint, il le redoute ; mais « l'espoir jette encore une faible lueur sur [s]on obscur sentier ».

Tel est le premier enseignement de notre étude. Louis-Napoléon a foi en son destin, il se croit l'instrument de la Providence. Mais toute foi comporte une part de doute : « J'attends avec résignation, mais avec confiance, écrira-t-il plus tard, le moment de vivre de ma vie providentielle ou de mourir de ma mort fatale. » En cet été de 1840, le découragement l'emporte, même si, lorsqu'on lui annonce la sentence de son emprisonnement perpétuel, il demande, bravache, combien d'années, en France, dure la perpétuité.

Et il a perdu sa candeur juvénile, les malheurs l'ont mûri, lui ont ouvert les yeux. Ses biographes n'ont pas manqué de se demander

1842 dans *Œuvres, op. cit.,* tome 1.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

si, ayant réussi à échapper au cachot, il aurait récidivé encore, s'il se serait obstiné. Par le truchement de Schiller, il leur répond que non, indépendamment de sa condamnation qui le lui interdit. Il a compris la vanité des conspirations[63]. Il lui faudra, s'il le peut, agir par d'autres moyens. Il s'est assagi.

Et peut-être est-ce la raison de la publication de cette traduction en 1844 : il fallait que cela se sache. Car que n'a-t-on daubé à l'époque, et plus tard, sur ces « folles entreprises », sur cet « écervelé », sur cet indigne héritier du grand homme, sur ce piètre prétendant à la Couronne !

*

Le second enseignement a trait à la personnalité du futur Empereur. C'est une banalité de ses biographies de rapporter que sa mère le qualifiait de « doux rêveur ». C'en est une autre de parler à son sujet, en raison de sa vie mouvementée, de héros romantique. Son admiration pour Schiller, sa traduction de l'*Idéal*, l'intérêt qu'il y porte et la façon assez réussie dont il l'a réalisée montre que ces épithètes ne sont pas usurpés.

On doit cependant aller plus loin car, dans ces mêmes années, il a publié ou écrit plusieurs textes dans la même veine. L'un s'intitule « L'exil » et figure dans une brochure de propagande qu'il a rédigée en vue de son coup de Boulogne[64]. On y prend conscience que la victimisation, comme on dirait aujourd'hui, fait alors partie de sa stratégie politique :

> Exilé, vrai paria des sociétés modernes, si tu ne veux pas avoir le cœur brisé à chaque instant, il faut, comme le dit Horace, que tu t'enveloppes dans ta vertu et que, la poitrine couverte d'un triple

63 Il conspirera de nouveau au pouvoir pour réaliser son coup d'État, mais pas après son évasion de 1846. Et il sera alors dans une toute autre position, celle de Président de la République. Il s'agira de bien autre chose que ses complots de garnison fomentés en 1836 et 1840 contre un pouvoir solidement installé.

64 *L'Idée napoléonienne, Œuvre mensuelle paraissant à Londres et à Paris*, juillet 1840. Tous les articles, quoique non signés, sont de sa plume. Elle n'a eu qu'un numéro. « L'exil » est repris dans les *Œuvres*, tome 1, pp. 401-404.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

> airain, tu sois inaccessible aux émotions qui t'assailliront à chaque pas que tu feras dans la vie.

Le deuxième, *Aux Mânes de l'Empereur.*[65], le montre également, assorti d'un message politique plus marqué :

> Sire, vous revenez dans votre capitale, et le peuple en foule salue votre retour ; mais moi, du fond de mon cachot, je ne puis apercevoir qu'un rayon du soleil qui éclaire vos funérailles ! »

Louis-Napoléon, visiblement, veut revêtir le manteau du martyr de Sainte-Hélène. Il le fait encore dans un manuscrit de la même époque, inédit celui-là, intitulé *La Captivité*[66] et dont on ne sait quelle était la destination :

> Enfin, je l'ai revue cette Patrie après laquelle mon cœur soupirait depuis vingt ans, comme l'enfant soupire après sa mère. Je les ai revus, ces compatriotes, but constant de mes affections. Et je trouve une prison, des juges et des geôliers ! De tout cet empire immense qui embrassait le monde, voilà ce qu'il reste : un tombeau et une prison.

Comme on le voit, il s'exprime sur un ton romantique qui, cette fois, n'est pas d'emprunt. Et ce n'est pas seulement une posture. Pour s'en bien convaincre, il faudrait pouvoir reproduire intégralement ces trois poèmes en prose et en analyser le style et les images. Mais ce serait l'objet d'une autre étude[67]. Contentons-nous, parmi ses nombreuses envolées, de cette apostrophe où il s'adresse au fantôme de Napoléon :

> En abordant au sol français, un choc électrique s'est fait sentir ; vous vous êtes soulevé dans votre cercueil ; vos yeux, un moment,

65 Paris, 1840, 4 p. in-4° et *Œuvres,* tome 1, pp. 435-437. Écrit en prison, à l'occasion du retour des cendres de Napoléon.

66 Archives Nationales, 400AP/40, n° 326 et sq.

67 Signalons également le brouillon inachevé « Impressions d'un prisonnier », Archives nationales, 400AP/40 n°329 et sq. Il serait aussi intéressant d'étudier sa correspondance sous ce jour.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

> se sont rouverts : le drapeau tricolore flottait sur le rivage, mais votre aigle n'y était pas ![68]

Et de cette lamentation :

> Ah certes, parfois lorsqu'en regardant le ciel je vois des barreaux qui interrompent l'azur, [...] ah certes, alors je me surprends à regretter et le lac et les montagnes où je passai mon enfance, [...].[69]

Dans un dernier manuscrit enfin, rédigé probablement dans ces mêmes années et dont l'objet est de présenter à de futurs lecteurs la feuille périodique qu'il projetait de lancer, Louis-Napoléon est moins lyrique mais on retrouve son goût pour la métaphore littéraire[70] en même temps que son attrait pour Schiller, car le titre devait être *La Cloche*, par référence à la « charmante ballade », qu'il sait donc aussi.[71] Après en avoir rappelé la trame sous la forme d'un résumé de quelques lignes qu'il a visiblement pris plaisir à rédiger, il se saisit de l'image de la cloche qui rythme les moments importants de l'existence humaine, il la fait sienne, la transpose et l'applique à son journal :

> Je veux sous ce titre sonner ma cloche à moi. Je sonnerai pour l'entrée dans la vie de tout système, de toute idée qui aura reçu le baptême de la nationalité et du patriotisme. [...] Je sonnerai mon petit tocsin dès que je verrai un danger qui nous menace, soit qu'il vienne d'en haut, soit qu'il vienne d'en bas. Enfin, je sonnerai à tour de bras pour enterrer tous les abus, toutes les passions ignobles, tous les mensonges et toutes les apostasies.

On peut en conclure que, lorsqu'il traduit Schiller, il le fait avec son « cœur de poète », et pas seulement son tempérament d'homme d'action. Élevé dans les paysages verdoyants des montagnes de la

68 *Aux Mânes de l'Empereur*.

69 *La Captivité.*

70 Ses écrits et ses discours en témoignent également. Il y aurait là encore une étude à faire.

71 Brouillon consultable en ligne, Archives Nationales, cote 400AP/40, n° 334 et sq.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Suisse, au surplomb du lac de Constance, il se rappelle le « murmure du ruisseau », ses premiers amours avec leur « doux retour » et voit vraiment « la fleur, l'arbre » revivre « pour lui ». Devant ses yeux, sous sa plume, ces vers du poème ne sont pas de vains mots.

*

Le dernier enseignement, aussi surprenant que cela puisse paraître, est que tout ce que nous venons de dire éclaire d'un jour nouveau les difficultés des dernières années du régime impérial et son écroulement final.

Au-delà du regard superficiel qu'on peut porter sur la guerre de 1870, il est depuis longtemps admis que la politique de Napoléon III n'était pas anti-allemande mais au contraire favorable aux ambitions de la Prusse et que les choses ont mal tourné. On l'explique par la duplicité de Bismarck et par le supposé déclin des capacités physiques et intellectuelles de l'Empereur des Français. Il est une autre clef que nous suggère cette étude et que ce dernier nous fournit lui-même par une confidence qu'il fit après la défaite de Sedan, durant sa détention provisoire à Wilhemshohe :

> D'après ce que je vois et entends, l'Allemagne que j'ai si bien connue semble ne plus exister. C'était un beau pays – un pays que j'ai aimé – où l'on pouvait être bien heureux ! Ce mélange de rêverie et de science était charmant ; et, sachez-le, j'ai eu bien souvent, dans ma vie si remplie d'événements de joies et de douleurs, la nostalgie de l'Allemagne ![72]

Il aimait l'Allemagne, il lui a tendu la main, mais cette Allemagne était celle de ses souvenirs, celle du monde germanique de sa jeunesse. Car il ne les avait plus revus, sauf lors de courtes rencontres officielles, depuis 1837 :

> Je le vois bien, ma connaissance de l'Allemagne s'est arrêtée tout à coup.[73]

72 Alfred Mels-Cohn, *Wilhemshohe, 1871 : Souvenirs de la captivité de Napoléon III*, 1880, p. 178.

73 *Ibid.*

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Et l'Allemagne réelle, l'Allemagne prussienne de 1865, qui ne ressemblait en rien à celle de Schiller et de Goethe, et qu'il n'a pas suffisamment tôt décryptée, l'a repoussé.[74]

De même, âgé de vingt-deux ans en 1830 et de quarante lorsque la révolution de 1848 mit Lamartine à sa tête, élevé par une mère qui admirait Chateaubriand et le lui a fait aimer et rencontrer[75], il appartenait à la génération romantique ; et cette génération l'a porté au pouvoir car il était en harmonie avec elle. Puis le temps a passé, elle a peu à peu disparu. Et même si, l'âge venant et l'exercice du pouvoir faisant son œuvre, son romantisme s'est estompé, même s'il ne lui en restait peut-être qu'un idéalisme diffus, il s'est, à partir du milieu de son règne, trouvé en contradiction avec toute une jeunesse à l'esprit nouveau, annonciateur du positivisme de la IIIe République, qui ne se reconnaissait pas en lui, l'a combattu puis renversé.

74 Son Allemagne, au demeurant, n'était que l'Allemagne du sud, que peut-être d'ailleurs il ne ressentait guère différemment de la Suisse alémanique de son enfance.

75 Sur Louis-Napoléon et Chateaubriand, voir notre édition critique des *Rêveries politiques*, *op. cit.*, pp. 70-95. Les deux hommes s'appréciaient, ont correspondu au-delà de leur rencontre ; le premier avait lu le second, a même puisé idées et formules dans ses écrits. Un passage de « La Captivité », déjà citée, en fait d'ailleurs un brillant éloge : « […] Courtisan du ciel, il en avait reçu le génie et le cœur, un don précieux que la divinité accorde à ceux qu'elle protège. […] »

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Annexe

Poème de Schiller (éd. Reutligen, 1826)	**Louis-Napoléon,** **1840.**	**Traduction vers à vers** **contemporaine**	**Baron de Barante** **1821**	**Gérard de Nerval** **1830**
Die Ideale	L'idéal	Les idéaux	L'idéal	L'idéal
So willst du treulos von mir scheiden Mit deinen holden Phantasien Mit deinen Schmerzen, deinen Freuden Mit allen unerbittlich fliehn ? Kann nichts dich, Fliehende ! verweilen O ! meines Lebens goldne Zeit ? Vergebens, deine Wellen eilen Hinab ins Meer der Ewigkeit !	Ô temps heureux de ma jeunesse, veux-tu donc me quitter sans retour ? Veux-tu t'enfuir sans pitié, avec tes joies et tes douleurs, avec tes sublimes illusions ? Rien ne peut-il donc t'arrêter dans ta fuite perfide ? Tes flots vont-ils irrévocablement se perdre dans la nuit de l'éternité ?	Vraiment, infidèle, veux-tu donc me quitter Avec tes douces rêveries Avec tes peines, tes joies Avec tout cela t'enfuir sans retour ? Rien ne peut-il, fugitive ! te retenir encore Toi ! âge d'or de ma vie ? Vain espoir. Tes flots se précipitent Dans l'océan de l'Éternité !	Infidèle, veux-tu donc me quitter, avec tes douces images, avec tes chagrins et tes plaisirs ? Inexorable, veux-tu donc me fuir? rien ne peut-il t'arrêter, fugitive? Ô âge d'or de ma vie, c'en est donc fait! tes flots s'écoulent rapidement dans l'océan de l'éternité.	Tu veux donc, infidèle, te séparer de moi, avec tes douces illusions, tes peines et tes plaisirs ? Rien ne peut arrêter ta fuite, ô temps doré de ma jeunesse ! c'est en vain que je te rappelle… Tu cours précipiter tes ondes dans la mer de l'éternité !
Erloschen sind die heitern Sonnen, Die meiner Jugend Pfad erhellt, Die Ideale sind zerronnen, Die einst das trunkne Herz geschwellt. Er ist dahin, der süße Glaube An Wesen, die mein Traum gebahr, Der rauhen Wirklichkeit zum Raube, Was einst so schön, so göttlich war.	Les astres brillants, qui éclairaient mon entrée dans la vie, ont perdu leur éclat ; l'idéal, qui gonflait mon cœur ivre d'espérance, s'est enfui. Elle est anéantie, cette douce croyance en des êtres créés par mon imagination ; ces rêves jadis si beaux, si divins, ils sont tombés en proie à la triste réalité.	Ils sont éteints, les astres brillants, Qui éclairaient le sentier de ma jeunesse, Ils sont évanouis les idéaux, Qui jadis gonflaient mon cœur plein d'ivresse. Elle a disparu, la douce croyance En des êtres qu'enfantaient mes songes, Chassée par la dure réalité, Elle jadis si belle, si divine.	Ils sont éteints, ces astres brillants qui éclairaient la route de ma jeunesse ; il s'est dissipé, cet idéal qui dilatait mon cour enivré! c'en est fait de cette douce croyance, et des êtres que mes rêves avaient enfantés : larcins faits à la rude réalité ! c'en est donc fait de ce qui jadis était si beau , si divin !	Ils ont pâli, ces gais rayons qui jadis éclairaient mes pas ; ces brillantes chimères se sont évanouies, qui remplissaient le vide de mon âme : je ne crois plus aux songes que mon sommeil m'offrait si beaux et si divins, la froide réalité les a frappés de mort !
Wie einst mit flehendem Verlangen Pygmalion den Stein umschloß, Bis in des Marmors kalte Wangen Empfindung glühend sich ergoß : So schlang ich mich mit Liebesarmen Um die Natur, mit Jugendlust, Bis sie zu athmen, zu erwarmen Begann an meiner Dichterbrust.	De même qu'un jour Pygmalion étreignit la pierre de ses ardents transports, jusqu'à ce que le sentiment eût coulé brûlant dans la fibre glacée du marbre ; de même j'enlaçais la nature de mes bras amoureux avec une ardeur juvénile, jusqu'à ce qu'elle eût commencé à respirer et à se réchauffer sur mon cœur de poète.	De même, qu'un jour, d'un ardent transport Pygmalion étreignit la pierre, Jusqu'à ce que dans les joues glacées du marbre Ait coulé sa brûlante émotion : De même, de mes bras amoureux j'enlaçai La Nature, avec ma passion juvénile, Jusqu'à ce qu'elle s'anime, qu'elle s'échauffe Peu à peu sur mon cœur de poète.	Comme autrefois Pygmalion, avec une ardeur suppliante, embrassa le marbre jusqu'à ce que le feu du sentiment se fût répandu dans ce sein glacé ; de même, en mes jeunes désirs, j'entourai la nature d'un embrassement d'amour jusqu'à ce qu'elle eût commencé à respirer et à s'animer sur mon coeur poétique.	Comme Pygmalion, dans son ardeur brûlante, embrassait un marbre glacé, jusqu'à lui communiquer le sentiment et la vie, je pressais la nature avec tout le feu de la jeunesse, afin de l'animer de mon âme de poète.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Und, theilend meine Flammentriebe
Die Stumme eine Sprache fand,
Mir wiedergab den Kuß der Liebe
Und meines Herzens Klang verstand ;
Da lebte mir der Baum, die Rose
Mir sang der Quellen Silberfall,
Es fühlte selbst das Seelenlose
Von meines Lebens Widerhall.

Et, partageant mes brûlants transports, elle s'animait à ma voix, me rendait le baiser d'amour et comprenait les battements de mon coeur. La fleur, l'arbre, tout vivait pour moi ; le murmure du ruisseau chantait à mon oreille ; même les objets inanimés paraissaient sensibles au retentissement de ma vie.

Alors, partageant ma violente ardeur
La muette trouva un langage,
Me rendit le baiser d'amour
Et comprit les battements de mon cœur ;
Devant moi vivait l'arbre, la rose
Pour moi chantait la source et sa cascade argentée,
La matière inerte elle-même vibrait
À l'unisson de ma vie.

Partageant mon brûlant transport, la nature muette trouva un langage ; elle répondit à mes baisers d'amour ; elle comprit le battement de mon coeur. Alors naquirent pour moi les ombrages et les roses, alors commença pour moi la mélodie argentine de la cascade du ruisseau; et même ce qui était inanimé entendit le retentissement de mon âme.

Et, partageant ma flamme, elle trouvait une voix pour me répondre, elle me rendait mes caresses, et comprenait les battements de mon cœur : l'arbre, la rose, tout pour moi naissait à la vie, le murmure des ruisseaux me flattait comme un chant, mon souffle avait donné l'existence aux êtres les plus insensibles.

Es dehnte mit allmächt'gem Streben
Die enge Brust ein kreisend All,
Herauszutreten in das Leben
In That und Wort, in Bild und Schall.
Wie groß war diese Welt gestaltet,
So lang die Knospe sie noch barg,
Wie wenig, ach ! hat sich entfaltet,
Dieß wenige, wie klein und karg !

Mon étroite poitrine se dilatait par un effort tout-puissant dans un cercle immense, et je voulais entrer dans la vie en paroles et en actions, par les illusions comme par le bruit. Comme il était grand, ce monde, tant qu'il ne fut pas éclos à mes yeux ! mais comme j'ai vu peu de choses s'épanouir ; et ce peu, comme il était petit et mesquin!

Avec une toute-puissante énergie,
Un monde bouillonnant dilatait mon étroite poitrine,
Pressé de se déployer dans la vie
En actes et en mots, en images et en sons.
Comme il paraissait grand, ce monde,
Tant qu'il restait caché dans son bourgeon,
Comme il se révéla peu de choses, hélas ! quand il fut éclos,
Et ce peu, comme il était petit et stérile !

En mon cœur oppressé, se souleva avec un effort tout-puissant un monde impatient de se produire à la vie par l'action, par la parole, par les sons et les images! Ah! que ce monde me semblait grand , tant qu'il demeura caché comme la fleur dans son bouton! Hélas ! que cette fleur s'est peu épanouie ! qu'elle a paru mesquine et chétive !

Alors tout un monde se pressait dans ma poitrine, impatient de se produire au jour, par l'action, par la parole, par les images et les chants… Combien ce monde me parut grand tant qu'il resta caché comme la fleur dans son bouton. Mais que cette fleur s'est peu épanouie ! quelle m'a semblé depuis chétive et méprisable !

Wie sprang, von kühnem Muth beflügelt,
Beglückt in seines Traumes Wahn,
Von keiner Sorge noch gezügelt
Der Jüngling in des Lebens Bahn.
Bis an des Aethers bleichste Sterne
Erhob ihn der Entwürfe Flug ;
Nichts war so hoch und nichts so ferne,
Wohin ihr Flügel ihn nicht trug.

Avec quelle audace il s'élançait dans la vie, transporté par une noble ardeur, le jeune homme, que le délire de ses rêves rendait heureux et dont aucun souci n'avait encore arrêté la fougue ! Le vol altier des projets l'emportait jusqu'au sommet du firmament ; rien n'était trop élevé, rien n'était trop loin, pour que dans son ivresse il ne crût pouvoir l'atteindre.

Comme il s'élançait, mu par un cœur audacieux,
Porté par l'euphorie de ses rêves,
Libre encore de tout souci,
Le jeune homme qui entrait dans la vie.
Dans l'Éther, jusqu'aux plus imperceptibles étoiles
Ses projets le hissaient ;
Rien n'était si haut ni si loin,
Que son aile ne pût l'atteindre.

Porté sur l'aile audacieuse de son courage , heureux de l'illusion de ses songes , encore libre de tout souci , le jeune homme s'élança dans la route de la vie. L'essor de ses projets s'éleva jusqu'aux plus imperceptibles étoiles de la voûte éthérée ; rien de si haut, rien de si lointain où son vol ne pût le porter !

Comme il s'élançait, le jeune homme, insouciant et léger, dans la carrière de la vie ! Heureux de ses rêves superbes, libre encore d'inquiétudes, l'espérance l'emportait aux cieux ; il n'était pas de hauteur, pas de distance que ses ailes ne pussent franchir !

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Wie leicht ward er dahin getragen, Was war dem Glücklichen zu schwer ! Wie tanzte vor des Lebens Wagen Die luftige Begleitung her ! Die Liebe mit dem süssen Lohne, Das Glück mit seinem goldnen Kranz, Der Ruhm mit seiner Sternenkrone, Die Wahrheit in der Sonne Glanz !	Avec quelle facilité il y était transporté ! Qu'y avait-il de trop difficile à son bonheur ! Comme sur le chemin fleuri de la vie, il était joyeusement accompagné ! L'Amour avec son doux retour, la Fortune avec son brillant diadème, la Gloire avec sa couronne étincelante, la Vérité avec l'éclat du soleil !	Comme il y était facilement transporté, Heureux homme, à qui rien n'était impossible ! Comme il dansait devant le char de la vie Le céleste cortège ! L'Amour avec sa douce récompense, Le Bonheur avec sa couronne dorée, La Gloire avec son étincelante auréole, La Vérité dans l'éclat du soleil !	Avec quelle facilité il y atteignait ! aux heureux rien n'est difficile. Quel cortège aérien dansait au-devant du char de la vie ! l'amour avec ses douces récompenses , le bonheur avec son diadème doré, la gloire avec sa couronne d'étoiles, la vérité avec l'éclat du soleil.	Rien n'apportait obstacle à cet heureux voyage, et quelle foule aimable se pressait autour de son char ! L'amour avec ses douces faveurs, le bonheur couronné d'or, la gloire le front ceint d'étoiles, et la vérité toute nue à l'éclat du jour.
Doch ach ! schon auf des Weges Mitte Verloren die Begleiter sich ; Sie wandten treulos ihre Schritte Und einer nach dem andern wich. Leichtfüßig war das Glück entflogen Des Wissens Durst blieb ungestillt, Des Zweifels finstre Wetter zogen Sich um der Wahrheit Sonnenbild.	Mais, hélas ! à peine au milieu de sa route, ses compagnons infidèles l'avaient déjà abandonné, et l'un après l'autre ils s'étaient enfuis précipitamment. Le bonheur aux pieds légers avait déjà disparu, la soif de la science n'était pas apaisée, et les sombres nuages du doute **obscurcissaient** l'image brillante de la vérité.	Mais hélas ! à peine à la moitié du chemin Ces compagnons ont disparu ; Infidèles, ils se sont détournés Et l'un après l'autre se sont éloignés. Sans bruit, le bonheur s'était envolé La soif du savoir n'était pas étanchée, Les sombres nuages du doute voilaient Les rayons de la vérité.	Mais, hélas ! déjà vers le milieu du chemin , ces compagnons n'y étaient plus ; infidèles, ils s'étaient détournés de la route, et l'un après l'autre avaient disparu. Le bonheur aux pieds légers s'était enfui ; la soif ardente de connaître était demeurée sans être apaisée ; les nuages obscurs du doute s'étaient répandus sur l'image rayonnante de la vérité.	Mais, hélas ! au milieu de la route, il perdit ces compagnons perfides ; et l'un après l'autre, ils s'étaient détournés de lui : le bonheur aux pieds légers **avait disparu**, la soif du savoir ne pouvait plus être apaisée, et les ténèbres du doute venaient ternir l'image de la vérité.
Ich sah' des Ruhmes **heil'ge** Kränze Auf der gemeinen Stirn entweiht. Ach, allzuschnell nach **kurzem Lenze** Entfloh die schöne Liebeszeit. Und immer stiller **ward's** und immer Verlaß'ner auf dem rauhen Steg ; Kaum warf noch einen bleichen Schimmer Die Hoffnung auf den finstern Weg.	J'ai vu la couronne sacrée de la gloire flétrie sur des fronts vulgaires ! hélas ! le temps heureux de l'amour n'a eu qu'un trop court printemps, et ma route devint bientôt de plus en plus déserte. Le silence s'accrut, et c'est à peine si l'espoir jette encore une faible lueur sur mon obscur sentier.	Je voyais les saintes couronnes de la gloire Profanées sur des fronts vulgaires. Hélas ! bien trop vite, après un bref printemps S'échappaient les beaux jours de l'amour. Et de plus en plus plus lourd se faisait le silence Et de plus en plus désert l'âpre sentier ; À peine d'une pâle clarté L'espoir baignait-il encore la route obscure.	Je vis les couronnes sacrées de la gloire profanées sur des fronts vulgaires.... Hélas! après un trop court printemps le joli temps de l'amour s'envola trop vite. Sur cette âpre route, tout devint de plus en plus silencieux, de plus en plus désert; et à peine l'espérance jetait-elle quelques pâles lueurs sur l'obscur sentier.	Je vis les palmes saintes de la gloire prodiguées à des fronts vulgaires ; l'amour s'envola avec le printemps ; le chemin que je suivais devint de jour en jour plus silencieux et plus désert ; à peine si l'espérance y jetait encore quelques vagues clartés.
Von all dem rauschenden Geleite, Wer harrte liebend **bei** mir aus ? Wer steht mir tröstend noch zur Seite Und folgt mir bis zum finstern Haus ? Du, die du alle Wunden heilest, Der Freundschaft leise zarte Hand, Des Lebens Bürden liebend theilest, Du, die ich frühe sucht 'und fand !	..... La traduction de Louis-Napoléon s'arrête ici, la coupure étant signalée par des points de suspension.	De toute cette bruyante escorte, Qui est restée tendrement près de moi ? Qui se tient, consolatrice, à mon côté Et me suit jusqu'à ma dernière demeure ? Toi, qui guéris toutes les blessures, Discrète et douce main de l'Amitié, Qui partages tendrement les fardeaux de la vie, Toi, que de bonne heure j'ai cherchée et trouvée,	De tous ces bruyants compagnons, un seul est demeuré près de moi avec affection ; un seul s'est tenu à mes côtés pour me consoler, et me suit jusqu'à la sombre demeure. Amitié, c'est toi dont la main tendre et délicate sait guérir toutes les blessures, dont la tendresse allége le fardeau de la vie ; toi, que de bonne heure j'ai su chercher et trouver.	De toute cette suite bruyante, quelles sont les deux divinités qui me demeurèrent fidèles, qui me prodiguent encore leurs consolations, et m'accompagneront jusqu'à ma dernière demeure ?... C'est toi, tendre amitié, dont la main guérit toutes les blessures, toi qui partages avec moi le fardeau de la vie, toi que j'ai cherchée de si bonne heure, et qu'enfin j'ai trouvée.

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)

Und du, die gern sich mit ihr gattet,
Wie sie, der Seele Sturm beschwört,
Beschäftigung, die nie ermattet
Die langsam schafft, doch nie zerstört ;
Die zu dem Bau der Ewigkeiten
Zwar Sandkorn nur für Sandkorn reicht,
Doch von der großen Schuld der Zeiten
Minuten, Tage, Jahre streicht.

Et toi, qui aimes à t'unir avec elle,
Qui comme elle, apaises la tempête de l'âme,
Travail qui jamais ne t'épuises,
Qui accouche lentement, mais jamais ne déçoit,
Qui au chantier de l'Éternité
N'apportes, certes, que grain de sable après grain de sable
Mais qui de la grande dette du Temps
Retranche des minutes, des jours, des années.

Et toi, qui aimes à t'associer avec elle, qui comme elle conjures les orages de l'âme; étude, toi qui jamais ne fatigues, qui construis lentement, mais ne détruis jamais; qui n'ajoutes , il est vrai, qu'un grain de sable à l'édifice éternel, mais qui y portes ce grain de sable; toi, qui sais dérober à l'immense trésor du temps les minutes, les jours, les années.

C'est toi aussi, bienfaisante étude, toi qui dissipes les orages de l'âme, qui crées difficilement, mais ne détruis jamais ; toi qui n'ajoutes à l'édifice éternel qu'un grain de sable sur un grain de sable, mais qui sais dérober au temps avare des minutes, des jours et des années !

© La Fondation Napoléon | Téléchargé le 15/09/2022 sur www.cairn.info (IP: 176.154.233.136)